

nard, qui semblait comprendre que son tour n'était pas arrivé, se tenait à deux pas, attendant que cette joie douloureuse eût épuisé ses élans et ses angoisses.

L'humble animal sentait son infériorité dans la chaîne des êtres, et attendait que la main de Conscience vint le trouver en se baissant jusqu'au degré où l'avait placé la nature.

Et cependant la joie l'emporta bientôt sur la douleur. Un soupir moins pénible s'échappa de la bouche de Mariette ; son regard se releva moins douloureux vers le jeune homme, et ce fut avec un accent plein de reconnaissance déjà, sinon encore plein de bonheur, qu'elle répéta une seconde fois :

— Conscience ! mon pauvre Conscience !...

Pendant ce temps, les pauvres aveugles que Mariette avait vus se mouvoir à son apparition s'étaient tout doucement rapprochés d'elle, et avaient formé un cercle autour de leur ami. Ils touchaient des mains la jeune fille, comme s'ils eussent voulu connaître cette bonne Mariette, dont Conscience leur avait si souvent parlé, et qui pénétrait dans leur enfer, comme Jésus crucifié, sinon pour les racheter tous, du moins pour racheter l'un d'eux. Le toucher de toutes ces mains bienveillantes, mais curieuses, effraya Mariette, et la tira de l'espèce de torpeur dans laquelle elle était plongée.

Elle serra Conscience plus étroitement encore dans ses bras, et reculant en l'attirant à elle :

— Oh ! mon ami, dit la jeune fille, prie-les donc de ne pas me toucher ainsi... ils me font peur, car je ne sais pas quelle est leur intention et ce qu'ils veulent de moi !

— Ne crains rien, chère Mariette, répondit Conscience ; tous ces gens sont mes amis, et tous ces gens-là t'aiment, par conséquent... Hélas ! tu ne sais pas une chose, c'est que les pauvres aveugles voient avec les doigts ; ils touchent tes habits pour te connaître un peu ; s'ils osaient, ils toucheraient ton visage pour te connaître tout à fait. Laisse-les faire, Mariette, car il n'y a pas en eux la moindre intention mauvaise.

— Oh ! les pauvres amis ! dit Mariette, s'il en est ainsi, je leur pardonne de grand cœur ; mais, enfin, Conscience, comme il me semble que cela ne doit point se faire, viens t'asseoir avec moi sur un banc, et dis-leur de nous laisser causer un peu... J'ai tant de choses, tant de choses à te dire, si tu savais !...

Et elle conduisit, en effet, Conscience sur un

banc, où elle s'assit à côté de lui en serrant ses mains dans les siennes.

Nous n'essayerons pas de suivre les deux enfants dans ce premier épanchement du cœur qui, après une si longue absence, jaillissait du cho de leur réunion.

Seulement, un être doué de la vue, perdu parmi les pauvres aveugles, eût pu voir le visage de la jeune fille exprimer tous les sentiments de son âme et passer tour à tour de la joie à la douleur, et de l'enthousiasme aux larmes.

Par intervalles, elle pressait plus énergiquement les mains de Conscience : c'est qu'alors elle versait avec son amour le baume de l'espérance dans le cœur du jeune homme ; les sons à peine perceptibles de sa voix, tant elle parlait pour son bien-aimé seul, étaient, en ces moments-là, pénétrants et suaves comme les notes d'un chant d'amour.

De son côté, Conscience avait enlevé la visière qui couvrait ses yeux, comme si, en enlevant cette visière, il eût eu une chance de plus de revoir Mariette. Sa prunelle sans regard, et recouverte d'une taie blanchâtre, était levée vers le ciel, et sa tête, légèrement renversée en arrière et appuyée à la muraille, laissait voir tout son visage mélancolique empreint d'une rêveuse attention.

Tout autour d'eux, les aveugles se tenaient en cercle et à distance, écoutant, comme s'ils pouvaient entendre ce que les deux amants disaient tout bas, et regardant, comme s'ils pouvaient les voir, ce jeune homme et cette jeune fille aux bras entrelacés, aux têtes réunies, aux cœurs inséparables, avec leur chien couché à leurs pieds comme un symbole — groupe charmant, posant sous l'œil miséricordieux du Seigneur !

XI.

L'INFIRMIER EN CHEF.

Au milieu de cette douce et tendre causerie des deux jeunes gens, la porte d'entrée s'ouvrit tout à coup, et l'infirmier en chef entra dans la chambre.

Mariette et Conscience étaient si bien masqués par les aveugles, qu'il ne les aperçut point au premier abord.

Cependant, au bruit qu'il avait fait en ouvrant la porte, tout le monde s'était retourné, et, si les aveugles ne pouvaient voir sa colère, ils la devinaient.

— Où est, demanda l'infirmier, la jeune fille qui s'est introduite ici sans permission ?

Mariette frissonna de tout son corps, et se dressa debout contre la muraille, mais sans oser répondre.

— Eh bien, voyons, est-on muet en même temps qu'aveugle ici ? continua l'infirmier, bousculant deux ou trois malades et faisant invasion dans le cercle.

— Qu'y a-t-il donc, M. l'infirmier ? demanda Conscience.

— Il y a que cette jeune fille, reprit celui-ci, a pénétré dans cette chambre, en disant qu'elle avait remis sa permission au factionnaire ; que je suis moi-même allé demander cette permission au susdit factionnaire ; que celui-ci a cherché inutilement pendant dix minutes dans ses poches, et a fini par dire qu'il l'avait perdue. Mais mon rapport est fait, et le hussard, en descendant de garde, en aura pour ses quarante-huit heures de salle de police.

— Oh ! monsieur, dit Mariette de sa voix douce et en joignant les mains, ayez pitié, je vous prie ! ce hussard, c'est notre pays... Bastien... il sait combien j'aime Conscience, combien j'avais désir de le voir... il avait vu ma tristesse et mes larmes, quand le cuirassier m'a repoussée, et il s'est dévoué pour moi. Oh ! monsieur, ne lui faites pas de peine, parce qu'il a été compatissant.

— Ainsi donc, fit l'infirmier, c'est vrai, ce dont je me doutais ?

— Pardon, monsieur, demanda Mariette, mais de quoi vous doutiez-vous ?

— Que vous n'aviez pas de permission.

— Non, monsieur, dit Mariette.

— Comment, non ?

— Je dis que non, que je n'ai point de permission ; j'ai seulement ce laissez-passer.

Et elle tira timidement de sa poitrine son laissez-passer russe.

L'infirmier en chef jeta les yeux sur le papier.

— Qu'est-ce que ce cachet ? qu'est-ce que ce laissez-passer ? dit-il ; je ne connais pas cela ; c'est valable pour circuler sur les routes, et non pas pour se glisser dans les chambres des malades. Allons, allons, dehors, la belle fille, et plus vite que cela !

— Oh ! monsieur, s'il vous plaît, dit Mariette.

— Hein ? fit l'infirmier, étonné qu'on lui résistât, même par une prière.

— Une petite demi-heure encore, monsieur, rien qu'une petite demi-heure... Je prierai le bon

Dieu pour vous, et, de reconnaissance, je vous baiserais les mains.

— Trêve d'enfantillages, jeune fille, dit l'infirmier en homme qui a sa résolution prise de ne pas céder.

— Eh bien, non, reprit Mariette, je comprends... une demi-heure, c'était trop : un petit quart d'heure, seulement ?

— Pas un instant, pas une minute, pas une seconde ! Dehors, dehors !

— Au nom du ciel ! monsieur, dit Mariette au désespoir, j'arrive de l'autre bout du département. J'ai fait quinze lieues en un jour, grâce aux âmes charitables que j'ai rencontrées sur mon chemin, pour revoir Conscience. Je suis déjà cause qu'il y a un duel entre deux hommes, et que le pauvre Bastien va être puni de sa pitié pour moi. Enfin, je revois Conscience, qui ne peut me revoir, lui, et à peine l'ai-je serré dans mes bras, à peine ai-je commencé à lui dire quelques mots de consolation, que vous me chassez. Ah ! si vous saviez tout ce qui nous reste à nous dire, ah ! j'en suis bien sûre, vous auriez pitié de nous.

— Sortiras-tu, oui ou non ? s'écria l'infirmier en frappant du pied, ou faudra-t-il que je te pousse à la porte par les épaules ?

— Monsieur, monsieur ! ne me faites pas mourir, s'écria la jeune fille. — Tais-toi, Bernard, ne gronde pas ainsi ; monsieur est bon, monsieur permettra que je reste quelques minutes encore ; il aura pitié d'un pauvre aveugle, il ne voudra pas lui déchirer le cœur. — Monsieur, vous êtes homme aussi, vous, et un pareil malheur peut vous arriver ! Eh bien, si vous étiez privé de la vue à votre tour, et que votre mère, votre sœur ou votre amie vint pour vous voir, est-ce que vous ne seriez pas au désespoir, dites, qu'on voulût la renvoyer ?... Aussi, vous ne me renverrez point, n'est-ce pas, mon bon monsieur ? vous me laisserez ici pour soigner Conscience, non pas pendant une demi-heure, non pas pendant un quart d'heure, non pas pendant quelques minutes, mais jusqu'au moment où il aura obtenu de quitter l'hôpital et de revenir à Haramont. Oh ! mon bon monsieur ! pour l'amour de Dieu, je vous en prie, je vous en supplie !...

Et la pauvre Mariette tomba à genoux, maîtrisant de sa petite main Bernard, qui, les yeux sanglants, l'haleine haletante, et battant comme un lion ses flancs de sa queue, était prêt à s'élançer sur l'infirmier.

De leur côté, les aveugles murmuraient. Cette

cruauté semblait les atteindre tous dans la personne de leur ami Conscience.

Conscience se tenait debout, silencieux, mais les bras crispés ; on sentait que le pieux jeune homme appelait à son secours toute la patiente bonté dont l'avait doué la nature.

L'infirmier saisit Mariette par le bras.

— Taisez-vous ! dit-il aux aveugles, qui murmuraient. Tais-toi ! dit-il à Bernard grondant. Que tout le monde se taise et obéisse, ou je fais tuer le chien, et j'envoie la fille à l'hôpital !

Il n'avait point achevé cette double menace, que, tandis que Mariette, toujours à genoux, retenait Bernard, prêt à étrangler cet homme, il sentit se serrer autour de la gorge une espèce d'anneau de fer qui n'était rien autre chose que les deux mains réunies de Conscience, lequel, pour la première fois de sa vie, réunissait ensemble la menace et l'action.

— Ah ! dit le jeune homme pâlisant, et fixant sur lui ses yeux, auxquels l'absence de la vie donnait une expression terrible ; ah ! malheureux ! méchant homme ! faux chrétien ! tu tueras Bernard, et tu enverras Mariette à l'hôpital !... Tu es bien heureux que cette chambre soit si sombre et si sourde, que Dieu, sans doute, ne t'a ni vu ni entendu !

L'infirmier poussa un cri étouffé ; la respiration lui manquait. L'indignation des pauvres malades grondait autour de lui comme un orage prêt à le submerger.

— Conscience ! s'écria Mariette, retenant Bernard d'une main, et saisissant de l'autre un des bras du jeune homme, Conscience, au nom du ciel, lâche cet homme, et bien certainement de lui-même il se repentira du mal qu'il nous a fait.

— Tu as raison, Mariette, dit Conscience en laissant retomber ses deux mains à ses côtés ; tu as raison ; ne nous faisons pas plus malheureux que nous sommes. Viens, Mariette, viens, que je t'embrasse encore une fois !

Puis, sentant les efforts que faisait Mariette pour retenir le chien.

— Ici, Bernard ! ici !... à moi ! dit-il ; pauvre ami, j'étais si heureux, que je n'avais pas encore pensé à toi !

Bernard, joyeux de ces mots, les premiers que son maître lui eût adressés, oublia l'infirmier à l'instant, et, se dressant tout debout contre son maître, il passa, avec un grognement plaintif et joyeux à la fois, sa langue caressante sur ses yeux éteints.

Mais Mariette avait compris qu'un homme était là, qu'il fallait désarmer.

Elle lâcha Conscience, et, avec une dignité plus calme qu'on n'eût pu l'attendre de son état et de son âge, elle s'avança vers l'infirmier, calme en apparence, mais ne pouvant retenir deux grosses larmes qui roulaient silencieusement sur ses joues.

— Monsieur, dit-elle, je m'en vais ; mais pardonnez-moi, pardonnez à Conscience, pardonnez à Bastien ; je vous promets que Dieu, qui nous donne à tous l'exemple de la miséricorde, vous en récompensera, car ce sera une bonne action. Vous aussi, vous avez un cœur, et c'est à ce cœur que j'en appelle ; oui, n'est-ce pas, vous serez assez bon pour oublier, et, moi, je parlerai de vous à Dieu dans mes prières ?

Soit que l'infirmier ne voulût pas s'exposer à lutter une seconde fois contre les mains de Conscience et contre les dents de Bernard, soit qu'il fût désarmé par cette soumission :

— C'est bien, dit-il, retirez-vous, et, si la contravention reste secrète, si le silence est gardé, par pitié pour vous, la jolie fille, je ne dirai rien.

Mariette lui prit la main et la baisa.

— Oh ! vous êtes un brave homme, dit-elle, je le savais bien ; oui, monsieur, oui, je m'en vais, et sur-le-champ, rien qu'un simple adieu encore...

Et, une dernière fois, elle jeta ses bras au cou du pauvre aveugle, lui donnant un long et tendre baiser, et lui murmurant tout bas à l'oreille ces paroles magiques :

— Sois tranquille, Conscience, la journée ne se passera point que je n'aie obtenu la permission de te revoir.

Puis, cette fois, ne sachant plus contenir sa douleur, elle se dirigea en sanglotant vers la porte de la chambre. Arrivée là, elle se retourna encore une fois, jeta un cri perçant, revint sur ses pas pour rentrer dans la salle ; mais elle rencontra l'infirmier, qui lui barra le chemin, et force lui fut de sortir, laissant Conscience assis sur son banc, immobile, affaissé sur lui-même, et n'ayant de force que pour retenir Bernard, prêt à porter de nouveau secours à la jeune fille.

Mariette descendit l'escalier en se débattant, et arriva folle de douleur dans la cour, au seuil de laquelle Bastien continuait de monter sa garde.

Là, épuisée, chancelante, déchirée de cœur et

XII.

LA FEMME DU CHIRURGIEN-MAJOR.

La dame attendait Mariette sur le seuil de sa porte ouverte.

Elle prit la jeune fille par les deux mains, et, l'attirant dans l'intérieur de l'appartement :

— Pauvre enfant, dit-elle, venez et racontez-moi la cause de cette grande désolation.

Puis, elle força Mariette de s'asseoir sur une chaise.

Mariette obéit ; mais, avant de parler, toute tremblante, elle montra à la dame un officier assis, dans la chambre même où elles étaient, devant un bureau sur lequel il écrivait, et dont le collet brodé d'or comme celui d'un général l'intimidait fort.

La dame la comprit avec cette certitude d'intuition que possèdent les femmes.

— Oh ! ne vous inquiétez point de ce monsieur qui travaille, dit-elle ; il est tout à ce qu'il fait, et ne s'occupe pas de nous le moins du monde.

— Ainsi vous permettez donc que je vous dise tout, madame ?

— Je vous en prie, ma chère enfant.

Et il y avait, dans la voix qui pressait Mariette, un tel accent d'intérêt tendre et de douce pitié, que la jeune fille n'hésita plus.

— Eh bien, madame, voici toute l'histoire, dit-elle. Nous sommes de pauvres paysans du petit village d'Haramont, situé à l'autre bout du département, à quatorze ou quinze lieues d'ici ; nous vivions, ma mère, moi et mon jeune frère, le père Cadet, Madeleine et Conscience, dans deux chaumières, situées en face l'une de l'autre ; nous ne nous étions jamais quittés, jamais perdus de vue un seul instant ; nous nous aimions comme si nous eussions été d'une même famille, à l'exception que j'aimais Conscience peut-être encore plus que mon frère... Mais la conscription vint, et nous emporta Conscience ; nous nous quittâmes, ou plutôt il nous quitta... Nous reçûmes plusieurs lettres de lui, pleines d'espérance d'abord, et qui nous soutinrent dans la voie de la résignation. Enfin, il en vint une dernière, oh ! madame... une dernière dans laquelle Conscience écrivait à sa mère qu'il avait les yeux malades, et qu'il craignait de perdre la vue ; mais, dans celle-là, en était enfermée une pour moi où il me disait tout : c'est-à-dire qu'il était aveugle pour la vie... Oh ! madame, ma-

d'âme comme une martyre, elle jeta un dernier regard autour d'elle, cherchant, avant de quitter cet asile de douleur, une créature quelconque à qui elle pût demander protection pour tenir la parole qu'elle avait donnée à Conscience, ou plutôt qu'elle s'était donnée à elle-même.

Une femme assez élégamment vêtue était à la fenêtre d'un appartement du premier étage, qui paraissait servir de demeure aux employés supérieurs de l'hospice civil, devenu en même temps, depuis l'invasion, l'hôpital militaire.

Mariette vit cette femme à travers le nuage de ses larmes ; elle pensa que l'espoir pouvait lui venir de là : elle essuya ses pleurs pour la mieux voir, et, croyant lire sur son visage une expression de pitié, elle s'élança du côté de cette fenêtre les bras tendus, comme vers une madone, en s'écriant :

— Madame ! au nom du Seigneur, au nom de votre mari, au nom de votre mère, au nom de tout ce que vous aimez dans ce monde, pitié !... pitié pour un pauvre aveugle !...

La dame regarda Mariette en femme qui ne comprend rien à ce qu'elle voit, et qui hésite entre la miséricorde dont son cœur commence à être ému, et la crainte d'une scène ridicule et peut-être inconvenante.

Elle se retira à moitié comme pour fuir.

Mais, en devinant ce mouvement, dont elle comprit la cause, Mariette jeta un cri de douleur si poignant, si profond, si douloureux, que la dame s'arrêta tout émue, et regarda avec étonnement cette jeune paysanne qui levait vers elle ses yeux bleus, pleins de larmes et d'espérance, et dans lesquels on pouvait lire à la fois, et la crainte d'être repoussée, et la reconnaissance anticipée d'un bienfait reçu.

Alors, la pitié l'emporta chez elle sur la crainte.

— Montez, mon enfant, lui dit-elle, et apprenez-moi quel genre de service je puis vous rendre.

Puis, elle ajouta avec ce sourire charmant dont les femmes accompagnent leurs bonnes actions :

— Et, s'il est en mon pouvoir de faire ce que vous désirez, eh bien, je m'y emploierai de toute mon âme.

Mariette n'en demanda point davantage, et, haletante de joie, s'élança par les degrés.

dame ! à cette nouvelle, j'ai failli mourir... je suis tombée évanouie sur la route, sous les arbres, ne voyant plus ni le jour, ni le soleil, ni rien de ce qui m'entourait... Heureusement, Dieu m'a vue, lui ; Dieu a eu pitié de moi : il m'a rendue à l'existence, et, en me rendant à l'existence, m'a inspiré l'idée de venir rejoindre Conscience... de venir soigner le pauvre enfant, qui depuis vingt ans, avait auprès de lui deux mères et une amie, et qui, maintenant, n'a plus personne... Alors, j'ai été toucher le prix d'un veau que nous avions vendu, et je suis partie, décidée à faire la route à pied en trois jours ; mais de bonnes âmes ont eu pitié de moi, m'ont recueillie sur le chemin ; de sorte que, tantôt en voiture, tantôt à âne, sans avoir rien eu à dépenser, je suis arrivée en un seul jour. Ce matin, j'ai voulu entrer à l'hôpital, mais on m'a dit que personne n'y entraît, et surtout chez les aveugles, sans une permission. A qui m'adresser ? Je ne connaissais personne, et ne vous avais pas vue encore. J'implorai un pauvre garçon de mon pays, Bastien, un hussard — qui pour moi va se battre probablement aujourd'hui, ce qui ajoute encore à mon désespoir ! — Bastien prit la garde d'un de ses camarades, et me laissa passer malgré la consigne, disant que pour moi, son amie, il pouvait bien risquer deux jours de salle de police. Alors, je suis entrée, madame ; je me suis glissée dans la salle des aveugles... Y êtes-vous entrée jamais ? Oh ! c'est bien triste !... J'y ai vu Conscience, et j'étais bien heureuse et bien malheureuse à la fois, près de lui... quand l'infirmier en chef est arrivé, a voulu me faire sortir de force, et, comme je résistais, il m'a insultée, presque battue...

L'homme au collet brodé d'or fit un mouvement.

— Oh ! s'écria Mariette, qui vit que, sans le vouloir, elle venait de porter une dénonciation contre un homme, il a bien dit que ce n'était point sa faute, qu'il était forcé d'agir ainsi, que sa consigne était là ; de sorte que je lui pardonne... oh ! bien sincèrement, oui, de tout mon cœur... surtout depuis que je vous ai trouvée... Alors, je suis sortie comme une folle, promettant à Conscience que je trouverais quelqu'un pour nous protéger, pour nous réunir, pour empêcher que nous ne fussions séparés désormais... Et, en sortant, les mains et les yeux levés au ciel, je vous ai vue, madame... et il m'a semblé, je ne sais pourquoi, que c'était vous qui alliez être cet ange protecteur que je cherchais... Voilà

pourquoi je vous ai tendu les bras ! voilà pourquoi je suis venue ! voilà pourquoi je suis à vos pieds !...

Et Mariette, en effet, était tombée aux pieds de la dame, dont le visage, pendant qu'elle parlait, s'était tout doucement couvert de larmes, et, sans que celle-ci pût l'en empêcher, elle baisait ses genoux avec autant de dévotion qu'elle eût pu faire de ceux d'une madone.

Cependant la dame ne répondit rien. Seulement, ses yeux interrogèrent l'officier au collet brodé d'or, qui se retourna, et, rencontrant le regard de la dame, fit un léger signe d'entente.

Puis, s'adressant à la jeune fille :

— Mon enfant, dit-il, je n'ai pas bien entendu le commencement de cette histoire, attendu que j'écrivais. Vous dites que ce jeune homme, ce malade, cet aveugle... s'appelle Conscience ?

— Oui monsieur le supérieur, dit Mariette, qui aux premières paroles de l'officier, s'était relevée.

— N'est-ce pas un soldat d'artillerie qui a eu les yeux brûlés par l'explosion d'un caisson ?

— Oui, monsieur le supérieur, c'est cela même.

— Et que vous est ce soldat, ma belle enfant ? est-ce votre frère ?

— J'ai déjà raconté à madame, dit Mariette en baissant le front.

— Oui ; mais je vous ai dit aussi, moi, que je n'avais pas entendu.

Mariette releva doucement ses yeux chastes et limpides, et, les fixant sur l'officier :

— Non, monsieur, dit-elle, je ne suis point sa sœur ; mais, depuis notre enfance, nous demeurons l'un près de l'autre, presque sous le même toit. Une seule de nos deux mères, la mienne, nous a nourris du même lait ; ses parents sont les miens ; enfin, depuis que nous savons ce que c'est que le travail, la joie, ou la douleur, douleur, joie et travail nous sont communs ; si bien que j'ai cru longtemps qu'il était mon frère.

— Et vous ne le croyez plus maintenant ?

— Depuis qu'il est malheureux, monsieur, j'ai compris que je n'étais point sa sœur.

L'officier se leva à son tour, quitta la table et s'avança vers Mariette.

La jeune fille tremblait bien fort ; mais la dame lui prit la main, ce qui la rassura un peu.

— Pauvre enfant ! dit la dame.

— Alors, vous l'aimez ? demanda l'officier.

— Oh ! oui, monsieur, s'écria Mariette avec expansion, et de toute mon âme !

— Mais, cependant, à moins que vous ne soyez riche...

L'officier s'interrompit avant de finir sa phrase :

— Avez-vous quelque bien ?

— Monsieur, le grand-père de Conscience avait des terres qu'il labourait lui-même avec un âne et un bœuf ; mais il est tombé en paralysie, et il ne peut plus les labourer. En outre, il doit encore quelque chose sur ses terres ; peut être, ce qu'il reste devoir, ne pourra-t-il pas le payer, car les cosaques ont bivouaqué dans nos plaines, et leur chevaux ont tout foulé aux pieds : de sorte que, j'en ai bien peur, le pauvre Conscience ne sera pas plus riche que moi.

— Eh bien, mais, ma chère enfant, s'il n'est pas plus riche que vous, vous ne serez pas raisonnable de devenir la femme d'un pauvre aveugle.

— Plait-il, monsieur ? demanda Mariette, qui n'avait pas bien compris.

— Je dis qu'il faut vous consoler du malheur arrivé à Conscience, mon enfant, et en aimer un autre.

Mariette frissonna par tout son corps.

— Moi, monsieur ! s'écria-t-elle, moi oublier, moi abandonner Conscience, parce que, pauvre cher ami, il ne peut plus se conduire, et ne sait plus marcher ? moi cesser d'aimer mon frère, mon fiancé, parce qu'il est malheureux ? Oh ! monsieur, ne me dites plus de ces choses-là, car elles me traversent le cœur comme la lame d'un couteau, et elles me font froid par tout le corps !

Et la jeune fille, se renversant en arrière, sembla près de défaillir comme si, en effet, elle eût été frappée au cœur.

La dame se leva vivement, et la soutint dans ses bras.

— Oh mon ami... mon ami, murmura-t-elle, vous avez fait bien mal à la pauvre enfant.

— Ce n'est pas à mauvaise intention, dit l'officier et je vais lui en donner la preuve.

Alors, se tournant vers Mariette :

— Ma belle fille, dit-il, tu serais donc contente si ton ami pouvait retourner avec toi dans son village ?

Mariette releva la tête, interrogeant l'officier du regard comme quelqu'un qui croirait avoir mal entendu.

— Pardon, monsieur, fit-elle.

— Je demande, mon enfant, si tu serais contente de retourner au village avec ton ami ?

Mariette jeta un cri ; une expression de joie,

d'étonnement, de doute, — une expression impossible à décrire, — passa sur son visage ; ses grands yeux bleus, limpides comme l'azur du ciel, ouverts et interrogateurs, restèrent fixés sur l'officier, dont ils semblaient provoquer les paroles.

— Contente ?... heureuse ?... balbutia-t-elle. Oh monsieur, une pareille question est tout près de m'ôter le sentiment. Je vous en prie, monsieur, ne me trompez pas... après tout ce que j'ai souffert, ce serait me tuer ! Est-ce qu'un pareil bonheur est probable ? est-ce qu'il est possible ? est-ce que je puis espérer ?

Et elle tendit ses mains suppliantes vers l'officier.

Il faut toujours espérer, mon enfant, dit l'officier. Seulement, si les gens qui vous ont donné l'espoir ne réussissent pas, il ne faut point leur en vouloir pour cela.

— Oh ! dit Mariette, vous allez donc essayer ? L'officier fit en souriant un signe de tête.

— Je vais faire de mon mieux, dit-il.

— Oh ! madame, dit Mariette, que pourrai-je donc bien faire pour prouver à monsieur votre mari toute ma reconnaissance ?

— Embrassez-moi, mon enfant, dit la dame.

— Ah ! ce sont vos genoux que je dois embrasser.

La dame la prit dans ses bras et approcha son front de ses lèvres.

Quant à l'officier, qui n'était autre que le chirurgien-major, il ceignit son épée, qui était sur une chaise, prit son chapeau, fit un signe de tête à sa femme, un sourire à Mariette, et sortit.

Mariette n'avait plus la force de remercier l'officier : quelques mots inintelligibles s'échappèrent de sa bouche et semblèrent suivre son protecteur à travers les degrés, qu'il descendait rapidement.

Et maintenant, dit la dame, restée seule avec Mariette, maintenant que vous êtes un peu tranquillisée occupons-nous des soins plus matériels de cette vie : Il est près de midi, et je suis sûre que vous n'avez rien pris ?

— C'est vrai, madame, dit Mariette, excepté quelques gouttes de vin ce matin à la santé de Conscience.

— Oui, mais vous n'avez point mangé ?

— Oh ! est-ce que je pouvais manger, madame ? C'était une chose impossible, j'avais le cœur trop serré !

— Eh bien, dit la dame, à présent que l'es-

poir vous a un peu desserré le cœur, il s'agit de déjeuner.

— Oh ! mon dieu, madame... dit Mariette confuse de tant de bonté.

— Qui sait ? si Conscience vous est rendu...

— Eh bien, madame ?

— Eh bien, vous partirez probablement tout de suite...

— Oh ! sans perdre un instant !

— Alors, vous comprenez bien que, pour ce voyage, il vous faut prendre des forces.

Elle sonna ; la servante parut.

— Vous allez servir à déjeuner à mademoiselle, dit la dame ; surtout un bon bouillon, c'est ce dont elle a le plus besoin.

— Ah ! dit Mariette, il n'y a que Dieu, madame, qui puisse vous récompenser de tant de bontés.

— Et j'espère qu'il me récompensera, dit la dame, en vous donnant le bonheur.

Le cœur de Mariette débordait ; elle ne savait plus dire sa reconnaissance ; à peine pouvait-elle parler ; elle serrait et baisait tour à tour les mains de sa bienfaitrice, et voilà tout.

Au bout de cinq minutes, la servante rentra et annonça que le déjeuner était servi.

La femme du chirurgien-major prit Mariette par dessous le bras, et la conduisit à la salle à manger.

Mariette, un peu gênée d'abord, s'enhardit bientôt. Cette nature, saine et vigoureuse sous son apparente faiblesse, avait besoin d'être soutenue ; d'ailleurs, sa bonne et charmante hôtesse était là, qui la servait et qui la pressait de manger.

A la fin du déjeuner, on entendit dans l'escalier un bruit pareil à celui que feraient plusieurs personnes montant cet escalier.

Parmi ces différentes personnes, Mariette, qui, dans son inquiétude, prêtait l'oreille à tout bruit, crut remarquer qu'il y en avait une dont le pas trébuchait aux degrés.

— Oh ! mon Dieu ! murmura-t-elle.

Et elle se retourna vers la porte saisie d'un grand tremblement.

La porte s'ouvrit, et Conscience, poussé par le chirurgien-major, parut au seuil, le sac sur le dos, et tenant un bâton à la main.

— Mariette ! Mariette ! dit-il, tu es ici, n'est-ce pas ? Eh bien, j'ai mon congé, Mariette ! j'ai ma feuille de route ! je ne suis plus soldat, et il m'est permis de retourner à Haramont avec toi.

— Est-ce vrai, est-ce vrai, monsieur ? dit Mariette, qui n'osait encore croire aux paroles de son ami.

— Mais puisque je te le dis, s'écria Conscience, puisque c'est le bon chirurgien-major qui a fait tout cela.

Et il entra dans la chambre, les mains étendues en avant pour chercher Mariette.

Mais celle-ci n'eut point la force ou plutôt l'ingratitude de marcher au-devant de lui ; elle se retourna vers la femme du chirurgien-major, et, tombant à ses genoux :

— O madame ! ô ma bienfaitrice, s'écria-t-elle, si vous n'êtes pas sauvée, si le ciel ne vous est pas ouvert, qui donc sera bienheureux ?

Et, sans force, l'entourant de ses deux bras, autant pour ne pas tomber elle-même la face contre terre, que pour l'adorer et lui rendre grâces :

— Merci, merci, dit-elle ; mon cœur se brise... je meurs de joie... merci !...

XIII.

LE PÉLERINAGE.

Mariette avait dit vrai : le Seigneur venait de laisser tomber sur elle dans toute son étendue le fardeau de joie qu'elle pouvait porter ; ses bras se desserrèrent, ses yeux s'éteignirent ; elle poussa un soupir et s'évanouit.

Mais les évanouissements causés par un excès de bonheur ne sont ni longs ni dangereux. Mariette revint bientôt à elle et se retrouva les mains dans les mains de Conscience.

Il y eut, dans cette réunion des deux amants qui s'étaient crus séparés, un moment de joie suprême à laquelle participèrent les spectateurs de cette joie, qui, au reste, avaient pris une part si active à cette réunion.

Une fois revenue à elle, une fois le digne chirurgien-major et sa femme remerciés du fond du cœur, Mariette n'avait plus qu'un désir, celui de s'éloigner le plus promptement possible du lieu où elle avait tant souffert.

Ce désir était si naturel, qu'il n'eut pas besoin d'être exprimé pour être compris. Le chirurgien-major fit au pauvre malade la recommandation de se bassiner les yeux avec des émoullents, quand il aurait des émoullents à sa portée, et avec de l'eau froide, quand il n'aurait pas autre chose.

Il était important surtout que les yeux restas-

sent couverts, sinon d'un bandeau qui interceptât complètement le jour, du moins d'un voile vert.

Quant au reste du traitement à suivre, partout où il y aurait un médecin, ce médecin l'ordonnerait.

Le chirurgien-major voulait absolument que Mariette et Conscience prissent la voiture de Paris, qui les eût, en passant, déposés à Villers-Côterêts ; mais, sans doute, tous deux étaient préoccupés, car tous deux refusèrent résolument, disant qu'ils aimaient mieux revenir à pied et seuls, que d'être séparés encore, sinon par l'éloignement, du moins par la présence d'étrangers.

Le chirurgien-major et sa femme voulurent accompagner Mariette et Conscience jusqu'à la porte de la rue, où les attendait Bastien.

La joie de Bastien fut vive lorsque la vue du chirurgien-major et de sa femme lui eut appris tout ce qui s'était passé. Mariette, de son côté, n'était pas sans inquiétude sur cette querelle que Bastien avait prise à cause d'elle, et qui devait se vider à cinq heures.

Mais Bastien la rassura : il avait préparé un coup de tête infallible, avec lequel il devait couper la figure du cuirassier.

Mariette ne put voir cette conviction de Bastien sans la partager ; elle prit donc congé du brave hussard, le cœur assez tranquille.

Bastien avait bonne envie d'accompagner ses deux amis jusqu'en dehors la ville ; mais, comme il supposait qu'ils allaient sortir par la porte de Soissons, et que lui avait affaire avec le cuirassier à la porte de Saint-Quentin, c'est-à-dire du côté tout-à-fait opposé, il n'insista pas trop pour les reconduire.

Bastien les embrassa donc, et prit congé d'eux en leur promettant d'aller les rejoindre aussitôt que possible à Haramont.

Mariette se mit en route, conduisant Conscience ; mais, au détour de la première rue, elle s'arrêta.

— Conscience, dit-elle au jeune homme, n'avais-tu pas pour vouloir revenir à pied au village, une autre raison que celle que tu as donnée à M. le major ?

— Et toi, Mariette ? dit Conscience, qui comprenait que son cœur et celui de son amie venaient de se rencontrer.

— Moi, mon ami, dit Mariette, j'ai pensé que j'avais fait un vœu...

— A Notre-Dame-de-Liesse, n'est-ce pas ?

— Justement. Et, comme, dans ton avant-

dernière lettre, cher Conscience, dans ta lettre datée de Châlons, tu annonçais un désir d'accord avec ce vœu, j'ai voulu te demander si tu consentais à ce que nous l'accomplissions ensemble.

— C'est étrange, dit Conscience, j'allais te le demander.

— Eh bien, mon ami, dit Mariette, tu le vois, nos cœurs sont d'accord, comme ils l'ont toujours été et comme ils le seront toujours... Partons pour Notre-Dame-de-Liesse.

Restait seulement à s'informer où était Notre-Dame-de-Liesse, et quel était le chemin qu'il fallait prendre.

Le premier passant venu fit l'affaire ; Conscience et Mariette, suffisamment renseignés, se mirent en chemin pour gagner la chapelle miraculeuse.

Seulement, il fallait traverser à peu près toute la ville.

C'était un spectacle singulier pour les habitants, attirés sur le seuil de leur porte par leur passage, que la vue de cette belle jeune fille de la campagne, avec son costume des dimanches, conduisant le pauvre soldat aveugle à travers les rues ; d'ailleurs, Laon n'est pas une grande capitale, et l'histoire du dévouement de Mariette avait déjà transpiré. Chacun était donc ému, passant ou spectateur stationnaire, à l'aspect de Conscience marchant côte à côte avec la jeune fille, son porte-manteau militaire roulé sur le dos, son voile vert étendu sur les yeux, et plus encore à la vue de l'orgueil et de la joie qui brillaient sur le visage triomphant de Mariette et répandaient sur la physionomie et la démarche de cette jeune fille quelque chose d'éminemment noble et d'admirablement beau.

Il n'y avait pas jusqu'au chien lui-même, le modeste Bernard, qui n'eût sa part du triomphe de ses maîtres.

Et, pour son compte, Mariette était si fière de ce triomphe, qu'elle passait la tête haute et le visage rayonnant, pressant le pas, mais sans baisser les yeux sous les regards, curieux jusqu'à l'indiscrétion, qui la suivaient sur son passage.

C'est que, d'un autre côté, Mariette avait grande hâte de quitter la ville. La victoire remportée par elle avait été si chaudement disputée, qu'elle en était encore surprise, presque émerveillée. Il résultait de ce sentiment de doute, qu'elle y croyait à peine, qu'elle tremblait à chaque instant d'être victime de quelque retour

du sort, et que des frissons mortels couraient par toutes ses veines, à l'idée qu'une circonstance inattendue pouvait, par un caprice du hasard ou des hommes, lui enlever ce pauvre ami qu'elle venait de reconquérir, à force de persistance, de larmes et d'amour.

Enfin, elle atteignit la porte de la ville, dépassa le faubourg, vit devant elle la longue file d'arbres bordant la route, la vaste campagne, l'horizon lointain, et respira enfin librement et, pour la première fois, à pleine poitrine.

Alors seulement, un cri de joie, franc et sincère, sortit de sa poitrine, car seulement alors elle se crut réellement sauvée.

— Ah! dit-elle les yeux au ciel et en faisant le signe de la croix, ah! viens, viens, Conscience! nous sommes libres maintenant... il n'y a plus rien entre nous et le regard du Seigneur!

Conscience n'avait pas besoin d'être stimulé : tant qu'il avait été dans la ville, il avait, sinon vu, du moins deviné autour de lui tout ce monde d'importuns et de curieux. Une fois dans la campagne, lui aussi, à son tour, se sentait libre, satisfait, heureux, aussi heureux que peut l'être une pauvre créature aveugle qui presse sur son cœur la femme bien-aimée de ce cœur, mais qui est condamnée à ne plus la voir désormais qu'avec les yeux du souvenir.

Mais ce que voyait Conscience presque aussi distinctement peut-être qu'avec la vue réelle, c'étaient les plaines verdissantes et fleuries; c'étaient les beaux bois touffus et pleins de chants d'oiseaux; c'était ce beau ciel de mai tout azuré, avec un rare nuage blanc, voyageant si lentement dans les plaines de l'air, qu'il semblait une tache de lait au bleu firmament.

Cependant, si bien et si vite que marchassent les pèlerins, ils ne purent faire que cinq lieues ce jour-là, étant sortis de Laon à plus de trois heures de l'après-midi. Ils couchèrent donc à Gizey, dans l'auberge habituelle des pèlerins.

Là, Mariette commença d'entrer dans son rôle presque maternel. Elle veilla à ce que rien ne manquât à Conscience; elle bassina elle-même, avec de l'eau puisée à la source, ses yeux ternis et sans transparence, car la pellicule externe de la cornée, atteinte par l'action de la flamme, était en train de s'exfolier. Puis, après un repas qui, si modeste qu'il fût, surpassait encore de beaucoup en luxe et en délicatesse celui que le pauvre garçon faisait, depuis deux mois, à l'hôpital, elle le conduisit dans la chambre qui lui

était réservée, et se retira toute joyeuse dans la sienne.

Et cependant, c'était le quitter! mais la conviction était dans son cœur que cette absence était momentanée, que rien au monde ne les séparait plus l'un de l'autre, et que, le lendemain, au point du jour, elle le retrouverait là où elle le quittait le soir.

Le lendemain, en effet, comme le soleil levant pénétrait à travers les vitres étroites de l'auberge, brillant et chaud déjà, quoique encore enveloppé des vapeurs matinales; comme les oiseaux joyeux chantaient, sautillant aux branches des arbres du jardin, et faisant la toilette de leurs plumes, Mariette frappa doucement à la porte de Conscience, qu'elle trouva tout habillé et prêt à partir.

Une douzaine de pèlerins avaient passé la nuit dans la même auberge que Mariette et Conscience, et, disposés à se mettre en route, stationnaient dans la cour de l'auberge.

Il y avait des malheureux qui faisaient le voyage pour eux-mêmes, et dans l'espérance de guérir, par l'intercession divine, de maladies incurables dont les médecins avaient abandonné la guérison. Il y en avait d'autres qui étaient partis par simple dévouement, mandataires religieux de quelque pauvre infirme que son infirmité même condamnait à l'inaction. Chacun de ces pèlerins, qu'il opérât pour lui ou pour un autre, par égoïsme ou par dévouement, semblait avoir, pour premier besoin, celui de raconter sa douleur ou de confier son mal à son voisin, et, — comme en ce triste monde le doute est au fond de toute chose, — d'appuyer sa foi chancelante à une foi plus robuste que la sienne.

Au bout d'un quart d'heure de marche, Conscience et Mariette furent donc au courant de toutes les tristesses et de toutes les espérances dont ils étaient entourés. Il leur fallut alors à leur tour, — sous peine de paraître manquer à cette confiance mutuelle des malheureux dans les malheureux, — raconter leur propre histoire. On sut ainsi, non-seulement que Conscience était aveugle, mais encore à quelles circonstances il devait sa cécité.

Ce récit de Mariette — car c'était Mariette qui parlait, tandis que Conscience, heureux de se sentir caresser par le doux son de la voix de la jeune fille, souriait et écoutait — ce récit de Mariette éveilla toutes les sympathies, qui se traduisirent aussitôt par des espérances et des consolations.

Chacun avait son histoire d'aveugle à raconter. Tous avaient connu des aveugles guéris par la miraculeuse intercession de Notre-Dame-de-Liesse. Quelques-uns de ces privilégiés de la bonne Vierge étaient même des aveugles de naissance : les chances, on le comprend, étaient donc bien autrement favorables encore à un aveugle par accident.

D'ailleurs, ce qui faisait toutes ces chances bien plus réelles, ce qui les changeait en certitude, c'était la foi ardente des deux beaux enfants, accomplissant le pèlerinage pieux.

Cependant, on avançait toujours. Tout à coup, en arrivant au sommet d'une montée, on aperçut le village de Notre-Dame-de-Liesse, adossé à son petit bois, et, au milieu des maisons, le clocher de l'église miraculeuse.

Aussitôt chacun tomba à genoux, et l'un des pèlerins entonna une espèce de cantique que chacun suivit, soit de l'intention, soit de la voix.

Puis, le cantique achevé, on fit le signe de la croix; on se releva, et la petite troupe, oubliant, à la vue de l'oasis sainte, la fatigue, non pas du jour où l'on venait d'entrer, mais des jours précédents, doubla le pas pour arriver au but du voyage.

Ce fut avec une émotion profonde que les deux enfants entrèrent dans l'église, toute parfumée de l'odeur de l'encens, resplendissante de la lumière des cierges. A toutes les murailles étaient suspendus les *ex-voto* des pèlerins reconnaissants, et un grand cercle de fidèles, à genoux et priant, entourait l'autel principal, où, dans une espèce de niche, se tient debout, avec son fils entre ses bras, la Madone sainte, la Notre-Dame vénérée.

Mariette et Conscience tombèrent à genoux le plus près qu'ils purent de l'autel, et leur premier sentiment fut de se plonger, chacun de son côté, dans une prière silencieuse et profonde qui, les séparant en apparence, les réunissait en réalité, attendu que chacun d'eux priait l'un pour l'autre, semblait animé d'une seconde âme, plus dévouée, plus exaltée, plus vibrante que la première.

Sans doute, le Sauveur, du haut du ciel, vit ces deux jeunes cœurs qui s'épanchaient aux pieds de sa Mère, et, avec un regard céleste, sourit à cet épanchement.

Lorsque les deux prières furent achevées, — et elles finirent presque en même temps, — les mains des deux enfants se retrouvèrent et se pressèrent de nouveau, car l'un et l'autre étaient bien per-

suadés, tant leur amour était chaste, que cet amour était une continuation de leur prière.

— Et maintenant, dit Conscience avec un léger serrement de main et un doux sourire, — car il avait peur que ses paroles n'attristassent son amie, — maintenant, Mariette, que je dois m'habituer à voir par tes yeux, dis-moi comment est la Notre-Dame aux pieds de laquelle nous sommes agenouillés, afin que je puisse la voir briller et resplendir, comme une étoile, dans la nuit qui est faite autour de moi.

— Oh! répondit Mariette tout bas et avec une crainte respectueuse, elle est bien belle, va! et c'est à peine si j'ose la regarder, tant elle brille!...

D'abord, elle est au-dessus d'un autel tout couvert de fines dentelles, dans une belle niche de marbre; elle a une couronne de diamants, un gros collier de perles, et une robe toute d'or, avec des lis d'argent et des roses qui semblent naturelles, tant elles sont fraîches; Notre-Seigneur est dans ses bras, tout chargé de bracelets d'or; il est vêtu d'une robe pareille à la sienne, et nous sourit en nous tendant les bras. Tout cela est éclairé par une si grande quantité de cierges, que je ne veux pas même essayer de les compter... Oh! si tu pouvais voir... si tu pouvais voir, mon pauvre Conscience!...

Conscience ferma un instant les yeux, croisa les mains sur sa poitrine, et, faisant une espèce de faisceau lumineux de tout ce que venait de dire Mariette :

— Merci! fit-il en souriant, je la vois avec les yeux de l'âme...

— Sainte Notre-Dame-de-Liesse, murmura Mariette, faites que mon bien-aimé Conscience, qui est agenouillé devant vous, et pour lequel je donnerais ma vie, après vous avoir vue avec les yeux de l'âme, comme il dit, puisse vous revoir un jour avec les yeux du corps.

Et, comme frappée d'une inspiration subite, elle se leva, s'avança vers l'un des deux bénitiers scellés à chaque côté de l'autel, y trempa le coin de son mouchoir, et revint imbiber de l'eau sainte les paupières arides de Conscience.

— Oh! mon Dieu, Mariette! s'écria celui-ci, qui devinait ce que venait de faire la jeune fille, n'est-ce point un sacrilège que tu commets là?

— Ami, répondit Mariette, le sacrilège est dans l'intention, et Dieu, qui voit mon intention, la jugera.

— Oh! Mariette! Mariette! murmura Conscience, je crois que tu as raison, car il me sem-